

PAUL VERCHÈRES

Les meurtres de Percé



BeQ

Paul Verchères

Guy Verchères # 006

Les meurtres de Percé

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 389 : version 1.0

Les meurtres de Percé

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Nous étions en villégiature à Percé, Guy et moi-même.

Nous vivions au « Percé Rock » depuis deux mois environ et nous amusions ferme.

Parce cela j'entends spécifier moi-même principalement, car Guy est toujours bien paisible, où qu'il se trouve.

Quand il ne médite pas quelque excursion intéressante dans les coffres de quelque millionnaire, il passe généralement son temps à lire ou à faire de la musique.

Tandis qu'il ne sortait pas beaucoup de l'hôtel, sauf pour faire de petites marches au soleil ou se baigner dans la mer, je fréquentais la Société de l'endroit et surtout une jeune fille anglaise que j'avais connue depuis un couple de mois.

Ce matin-là je venais d'entrer dans la chambre de Guy, en culottes d'équitation et cravache à la

main.

– Tiens, tu vas faire du cheval ! s'exclama
Guy.

– Tu n'as pas d'objection, j'espère ?

– Aucune, mais j'avais cru remarquer que tu
t'intéressais moins au cheval depuis quelques
jours.

– Cela ne m'empêche pas de faire une
promenade de temps en temps.

– À ton goût. Ce que je voulais dire, c'est que
je pensais que tu ne montais pas seul, car cela
t'ennuyait et je dis cela d'après tes propres
paroles...

– Cela m'ennuierait en effet de monter seul.

– Alors, tu as remplacé ton écuyère des
premiers jours... ?

– Tu veux parler de Lana Dodds, je suppose ?

– Oui.

– C'est bien avec elle que je monte ce matin.

– Tiens, les amours ont donc recommencé ? Je
pensais qu'elle était fiancée avec ce Jeffrey et que

tu n'étais plus le bienvenu à la résidence des Dodds.

– J'admets bien qu'elle a eu la fatuité de s'engager à cet américain, mais cela ne m'empêche pas de la voir de temps à autre.

– Je crois que tu te vantes quelque peu. Tu ne l'as pas vue souvent ces temps-ci.

– Pour te dire le vrai, il y a quelques jours que je ne l'ai pas vue. Mais elle m'a quand même appelé ce matin pour me demander de faire un tour de cheval avec elle.

– Allez-vous vous faire chaperonner par le fiancé ?

– Tu es bien toujours ironique pareil !

– C'est une question qui se pose, n'est-ce pas ?

– Je vais y répondre. Elle m'a appelé parce qu'elle est quelque peu de mauvaise humeur contre son fiancé. Il insiste pour prendre sa leçon de français avec son père, tandis qu'elle voudrait à tout prix le voir l'accompagner dans la montagne.

– Je comprends. Tu sers de tampon. Elle veut rendre Jeffrey jaloux...

– Et cela me va, car je n'aime pas le type.

– Naturellement parce qu'il t'a enlevé l'héritière.

– Tu penses que je la marierais ?

– Elle est jolie et immensément riche.

– Mais l'accepterais-tu comme compagne régulière ?

– Il me faudrait bien me trouver un autre « alter ego », car dans les circonstances, je ne pourrais voir une jeune femme tourner autour de moi. Ce n'est pas assez discret.

– Et si je te disais que je ne veux pas me marier à cause de cela, je te surprendrais ?

– Tu es un chic type, Paul. Je sais que tu m'aimes bien et que tu aimes la vie que nous faisons ensemble. Je ne parle pas souvent de cela, tu sais, mais je te suis bien reconnaissant. Tu me comprends et m'aides tellement que je ne saurais vivre sans toi maintenant.

– Voilà que tu deviens sentimental. Mais enfin si les choses vont bien ainsi, pourquoi vouloir les changer ?

– Tu exprimes là une grande vérité. Quand ça va bien, il ne faut pas changer.

– Eh bien ! si le sermon est fini, je pars.

– Bonjour, vieux, bien du plaisir avec la belle.

– Ne crains pas, je vais faire de mon mieux pour remplir le rôle qu'on m'assigne.

J'arrivais à l'entrée de la grande villa qu'avait louée Walter Dodds pour la saison d'été.

Il en sortait lui-même en se hâtant.

Il marmottait déjà quelque chose entre ses dents et je me demandais ce qu'il dirait lorsqu'il m'apercevrait.

Ce ne fut pas long et sa figure devint encore plus rouge quand il me vit entrer.

En anglais, parce qu'il ne parlait que deux ou trois mots de français, il m'apostropha de belle façon :

– Que venez-vous faire ici, Verchères ? me

dit-il. Je croyais vous avoir interdit ma demeure.

– Je viens faire du cheval avec M^{lle} Lana.

– Lana est maintenant fiancée à monsieur Rowe Jeffrey et je ne veux plus vous voir tourner autour.

– Mais c'est elle-même qui m'a prié de l'accompagner dans sa promenade matinale.

– J'ai peine à le croire, mais puisqu'il en est ainsi, veuillez me faire un message en l'attendant.

– De quoi s'agit-il donc ?

– Vous connaissez monsieur Servant, le représentant du gouvernement provincial, au sujet des concessions d'huile ?

– Bien sûr.

– Il m'attendait dans la bibliothèque où devaient venir nous rencontrer Jeffrey et le professeur Lacoste pour nous donner une leçon de français.

– Ne me dites pas que monsieur Servant apprend le français, lui qui le parle à la perfection ?

– Non, mais Jeffrey et moi-même. Servant était ici par affaires.

– Que voulez-vous que je dise à monsieur Servant ?

– Dites-lui que je serai de retour dans une quinzaine de minutes. Je viens de recevoir un téléphone tellement urgent que je n'ai même pas le temps de passer le voir.

– Très bien, je vais faire votre message tout de suite.

J'entrai dans la maison et me dirigeai aussitôt vers la bibliothèque que je connaissais bien.

*

Mais en chemin je rencontrai Lana et m'attardai à lui dire quelques mots.

Je trouvais étrange qu'elle m'eut appelé ainsi, mais j'en étais quand même content.

Je savais que Jeffrey serait mis au courant.

D'ailleurs comme j'entendais sa voix dans la

bibliothèque, j'en profiterais pour lui glisser un mot provocateur au sujet de sa fiancée.

Ainsi après avoir dit quelques mots à Lana, je me hâtai vers l'endroit où se trouvaient les deux hommes, pendant qu'elle allait à l'écurie chercher son cheval.

Mais il n'y avait plus personne dans la bibliothèque au moment où j'y arrivai.

J'étais bien certain cependant d'avoir entendu la voix de Jeffrey qui disait quelque chose en français à Servant.

Le fait que Jeffrey parlait français m'avait tellement surpris que j'avais même remarqué ce qu'il disait.

Mais comment pouvait-il se faire que les deux hommes aient disparu si vite ?

Ce fut alors que j'aperçus la porte d'une garde-robe entrouverte.

Je m'en approchai machinalement et je trouvai à l'intérieur le cadavre de Jean Servant, un couteau dans le cœur.

Quant à Jeffrey, il avait complètement disparu.

Quelle belle affaire !

J'aurais parié que Jeffrey était le meurtrier.

Mais pourquoi ?

Que m'importait ? Je pourrais probablement ainsi reconquérir le cœur de la belle Lana et de toute façon le fait qu'on s'était trompé sur le compte de Jeffrey me remplissait d'aise.

Il fallait cependant que je remette la main sur monsieur Dodds afin de lui faire part de ce que je venais de découvrir.

Je sautai sur mon cheval qui était attaché à la porte de la maison et me hâtai en dehors de la propriété.

Heureusement monsieur Dodds n'était pas loin.

Il avait d'ailleurs marché à pied et ce ne fut l'affaire que d'un instant de l'atteindre.

– Que me voulez-vous encore ? me demanda Dodds. Ne savez-vous pas que je suis très pressé ?

– Il vient de se passer quelque chose de

terrible chez vous, lui répondis-je. Il faudrait que vous reveniez immédiatement.

Je lui fis alors le récit de ce que je venais de voir dans la bibliothèque.

Il ne parvenait pas à s'expliquer ce meurtre étrange, chez lui.

D'autant plus que tout le monde savait à Percé que Walter Dodds était là pour tenter d'obtenir une concession pour exploiter les puits d'huile de la région.

Jusqu'à cette date le représentant du gouvernement provincial, monsieur Jean Servant, ne lui avait pas été favorable.

Le principal compétiteur de l'Anglais, un certain Gordon Piper, un Américain, semblait être le rival heureux.

Récemment même monsieur Dodds avait eu des gros mots avec Servant et la mort de celui-ci dans sa propre maison, serait certainement mal vue.

S'il n'était pas inquiet, cela lui ferait quand même une bien mauvaise publicité et il avait

moins de chances que jamais d'obtenir ce qu'il souhaitait si ardemment.

*

Quand nous fûmes en présence du cadavre, il fut bien obligé de convenir de la réalité.

J'eus donc la satisfaction de lui dire :

– Vous allez vous trouver dans de mauvais draps, monsieur Dodds.

– Pourquoi ? Ce n'est pas moi qui ai fait cela. Je suis en mesure de prouver que je n'ai même pas rencontré monsieur Servant, ce matin. Je savais qu'il était arrivé à la maison, mais je n'avais pas encore eu le temps de le voir.

– Vous oubliez qu'il était le seul homme qui contrecarrait vos intérêts ici. Il vous faisait perdre un bénéfice immense en vous refusant les concessions que vous demandiez.

– Cela ne veut pas dire que j'irais jusqu'au meurtre pour arriver à mes fins ?

– Je ne veux pas dire cela. Seulement admettez que vous voilà avec une bien mauvaise affaire sur les bras.

– Je vais y remédier immédiatement.

– Puis-je vous demander comment ?

– Je vais immédiatement retenir les services d'un détective privé et je vais publier que j'offre une récompense de \$20 000 à mon détective s'il trouve l'assassin de Servant.

– Cela va certainement aider.

– Et vous allez me rendre le service de communiquer avec un détective, car je ne parle pas le français.

– Ainsi vous étiez prêt à me mettre à la porte ce matin, et voilà que quelques minutes plus tard, vous avez besoin de moi.

– Vous pouvez toujours bien faire cela.

– Certes, je le ferai et avec plaisir.

– Ça c'est gentil.

– J'ai dit cela cependant en pensant à toute autre chose que ce que vous croyez.

Sa figure redevenait maintenant plus sérieuse et il demanda :

– À quoi donc pensez-vous ?

– Au mauvais choix que vous avez fait pour fiancer votre fille.

– Je ne sais pas où vous voulez en venir. Rowe Jeffrey est un bien charmant garçon.

– Vous pensez... ?

– Jusqu'à preuve du contraire.

– Et si je vous la fournissais ?

– Venant de vous ce ne serait pas une preuve, car je sais que vous ne l'aimez pas du tout.

– Cela ne l'empêche pas d'avoir tué Jean Servant, dans votre propre maison.

– Hein ! Que dites-vous là ?

– La vérité.

– Mais Jeffrey n'était pas encore arrivé ici, quand j'ai laissé la maison.

– Il y était. Je l'ai entendu moi-même parler à monsieur Servant ; et en français, par-dessus le

marché.

– Jeffrey ne parle pas un mot de français. Il doit même suivre les leçons de français que va nous donner monsieur Bruno Lacoste.

– Je suis prêt à jurer que je l’ai entendu s’adresser à monsieur Servant en français tout à l’heure.

– Nous allons bien voir. Je vais m’informer.

Comme nous étions encore dans la bibliothèque, il sonna le domestique indien qu’il avait chargé sur les lieux avec la location de la Villa.

Dan Barlow, le domestique, se montra aussitôt.

Monsieur Dodds lui demanda :

– Avez-vous vu monsieur Rowe Jeffrey ici, ce matin ?

– Non, monsieur.

Dodds me regarda avec un air de triomphe, puis demanda encore :

– Monsieur Lacoste est-il arrivé ?

– Non, monsieur. Je n’ai introduit qu’un seul visiteur ce matin, c’est monsieur Servant.

– Vous êtes certain que personne d’autre n’est venu ?

– J’ai vu monsieur Verchères parler à mademoiselle Lana, dans le corridor un peu avant d’arriver à la bibliothèque, mais je n’ai pas vu d’autre personne.

– C’est bien, je vous remercie.

Mais comme l’Indien allait se retirer, je le retins moi-même pour lui demander :

– Vous parlez français, n’est-ce pas, Barlow ?

– Oui, monsieur.

– N’avez-vous pas entendu la voix de monsieur Jeffrey tout à l’heure qui s’exprimait en français ?

– Non monsieur.

– Vous savez, n’est-ce pas, que monsieur Jeffrey parle le français ?

– Je crois qu’il ne parle que l’anglais. Je suis surpris d’apprendre ce que vous me dites.

– Vous n’avez pas entendu une voix alors, la voix de monsieur Jeffrey ?

– Non, monsieur.

Walter Dodds naturellement triomphait.

– Vous allez me rendre le service de me trouver un détective maintenant, n’est-ce pas, Verchères ?

– Assurément et je vais même lui aider à trouver le coupable, car je suis persuadé que ce ne peut être que Jeffrey.

– Comme vous êtes persistant, mon jeune ami !

– Je ne suis certainement pas pour laisser impuni le meurtre d’un aussi bon diable que monsieur Servant.

– Vous avez raison. C’était un homme bien aimable.

– Vous n’avez pas toujours dit cela !

– Qu’importe ! Vous devez bien savoir que je ne voulais pas sa mort. Surtout dans ma propre maison.

– Je vous crois. Mais ce n'est pas le même cas pour Jeffrey.

– Quel motif aurait Jeffrey d'avoir voulu faire disparaître monsieur Servant ?

– Je crois que monsieur Servant était pas mal ami avec mademoiselle Lana. Ce serait un motif.

– Où allez-vous chercher des histoires comme cela ?

– Ce ne sont pas des histoires. Vous devez admettre que mademoiselle Lana est passablement flirt. Elle aime à voir graviter autour d'elle tous les hommes les plus populaires de la ville.

– Des histoires ! De toute façon ce n'est pas assez pour justifier Jeffrey de tuer Servant.

– Ce que j'ai entendu, qu'en faites-vous ?

– Puisque Barlow nous dit que personne n'est venu à la maison, sauf Monsieur Servant ?

– Il faut toujours bien qu'il ait eu un assassin. Servant n'est pas mort tout seul ?

– Vous avez raison là-dessus. Mais ce

quelqu'un est entré dans la maison sans être vu.

– Alors rien ne dit que ce ne soit pas Jeffrey.

– Il aurait trop eu peur d'être reconnu. Ce doit être quelqu'un qui s'est caché sous les apparences d'un fournisseur.

– Nous verrons bien plus tard.

– Pour le moment, mettez-vous en quête d'un détective privé et dites-lui que j'offre \$20 000 pour le nom du meurtrier.

– Donnez-moi l'argent et je vais vous dire que c'est Jeffrey.

– Ne soyez pas insolent, Verchères. Vous devez connaître assez la ville pour trouver l'homme qu'il me faut ? Quand même il ne serait pas très capable, cela ne me fait rien. Tout ce que je veux, c'est faire de la publicité autour de mes recherches. Cela enlèvera la mauvaise impression que l'affaire arrivée dans ma maison n'a pu empêcher de créer.

– Très bien. Je connais un certain... Mais j'y pense. Mon cousin qui est ici en vacances, va vous trouver cela dans quelques heures.

– Je vous l’ai dit. N’importe qui, cela ne me fait rien. Pourvu qu’on travaille sur la cause.

– Je vais aller chercher mon cousin immédiatement.

– Pendant ce temps-là, je vais annoncer aux journaux que j’offre une récompense pour trouver l’assassin de Servant.

II

Le moins suspect

Guy s'éclata de rire en me voyant revenir aussitôt et l'air plus ou moins gai.

– La promenade n'a pas été longue, dit-il, avec son air moqueur des dimanches. Le beau-papa t'a mis à la porte, je suppose ?

– Non. Il m'a donné un message pour toi et je suis venu le faire immédiatement.

– À moi ? Que me veut-il ? Je le connais à peine.

– Il t'offre \$20 000 et je suis venu à ce sujet.

– Donne l'argent et ensuite explique-toi.

– Je ne l'ai pas avec moi. Il te suffit de résoudre un tout petit meurtre et les vingt billets seront tiens.

– Un meurtre ? Que veux-tu dire là ?

– Il y a eu un meurtre ce matin, chez Dodds et je t’ai offert pour le résoudre. Cela va te rapporter \$20 000. J’ai donc pensé que ça t’intéresserait.

– L’argent m’intéresse, mais le meurtre moins. Il ne faut pas que tu oublies que je suis un cambrioleur de profession et non un détective.

– Pourtant récemment... ?

– C’est vrai, j’ai dévié de ma ligne de conduite générale, mais je n’aime pas cela. Il faut toujours bien laisser quelque chose à faire aux véritables détectives.

Je m’apercevais que Guy voulait encore se faire prier.

Aussi je pris une attitude indépendante pour lui répondre :

– C’est parce que je t’aime bien, que j’ai pensé à toi. Je vais aller trouver un autre type et lui offrir la mission et la récompense. Tu comprends, je ne veux pas te déranger. Tu es en vacances.

– À ton goût. Pourquoi ne t’occupes-tu pas de cela toi-même ? Cela te donnerait des chances de

voir ta belle amie plus souvent. Tu pourrais faire traîner l'affaire et passer tes journées chez les Dodds ?

– Je pensais que tu me fournirais cette occasion toi-même. Quant à moi, tu sais, je suis plus à mon aise une plume à la main que plongé dans les énigmes policières.

– Comme ça, tu voudrais que je t'aide ?

– Si tu veux.

– Allons d'abord. Raconte.

Je lui expliquai par le menu détail tout ce qui était arrivé et comme c'était sérieux, je m'abstins de faire des commentaires.

J'attendais qu'il me questionne.

Ce ne fut d'ailleurs pas long.

– Et qui suspectes-tu, Paul ? Tu connais tous ces gens-là, toi.

– Il n'y a aucun doute sur le coupable.

– Qui ?

– Rowe Jeffrey. Je l'ai entendu parler à Servant et il avait un motif. Servant flirtait avec

sa fiancée depuis quelques semaines.

– Et cela ferait tellement ton affaire que Jeffrey soit le coupable !

– Je n’irais pas jusqu’à le faire soupçonner pour cela.

– Je me le demande.

– Voyons. Qu’est-ce que tu penses ?

– D’ailleurs c’est parce que tu es convaincu que Jeffrey est le coupable que tu veux me faire travailler là-dessus. Tu as confiance en moi et tu sais que je ne me laisserais pas acheter.

– Voyons, Guy. Ne va pas penser des choses comme celles-là.

– Il n’y a pas d’inconvénient et si tu m’avais dit franchement de quoi il retournait, je me serais empressé de faire l’impossible pour toi. À condition qu’il soit coupable naturellement.

– J’en suis certain.

– Raconte-moi encore l’affaire par le menu détail.

– Pourquoi ?

– Cela me place mieux dans l’atmosphère.

Je racontai donc encore une fois et il m’écouta attentivement.

Quand j’eus fini, il demanda :

– D’après toi qui est le moins suspect d’avoir tué Servant ?

– Tu veux dire parmi les gens qui vont chez les Dodds ?

– Oui naturellement et même parmi ceux qui font des affaires avec eux ou les visitent socialement.

– Si tu veux le type le moins suspect de tout, c’est-à-dire celui qui doit être écarté dès le début, je vais te nommer Gordon Piper, un Américain.

– Est-ce un ami de Dodds ?

– Pas exactement. Son rival.

– Comment ça ?

– Walter Dodds est venu à Percé, comme je t’ai dit tout à l’heure, pour obtenir une concession lui permettant l’exploitation de puits d’huile du gouvernement provincial. Or Servant était le

représentant du gouvernement provincial dans cette affaire.

– Mais tu ne m’as pas encore parlé de Piper ?

– Ça vient. Dodds n’avait qu’un rival pour la concession. C’est Piper qui représente des intérêts américains. Or Piper avait réussi à avoir l’assentiment de Servant.

– Comme ça, Piper allait avoir la concession et elle devait être refusée à Dodds ?

– Justement.

– Et c’était Servant qui était le juge en définitive ?

– Justement. Il avait pleins pouvoirs de donner la concession à qui il jugeait à propos.

– C’était mettre beaucoup de confiance en un homme.

– Jean Servant avait la réputation d’être absolument intègre.

– Ça ne se rencontre pas souvent dans la politique.

– Ce n’était pas un politicien.

– Mais alors, si Dodds était fini, pourquoi Servant venait-il chez lui ce matin-là ?

– Probablement pour lui dire une dernière fois qu’il n’y avait pas d’espoir possible pour lui.

– Tu penses ?

– Je ne vois pas d’autre chose.

– Et sais-tu la raison pour laquelle Piper avait réussi là où Dodds échouait ?

– Je ne sais pas exactement. Je sais cependant qu’il n’était pas question d’offrir un pot-de-vin à Servant. Il était réellement trop honnête pour cela.

– Et peut-être que Dodds l’avait indisposé en lui offrant de l’argent ?

– Cela peut être la raison pour laquelle Servant ne lui était pas favorable. Cependant je sais que si Servant avait trouvé que les conditions qu’offraient Dodds étaient plus profitables à la province, il aurait passé par-dessus n’importe quelle rancune personnelle pour agir au meilleur du bien de la province.

– Homme étrange, tout de même.

Probablement victime de son honnêteté !

– Que veux-tu dire par là ?

– Je me parle. Excuse-moi.

– À ton goût. Mais que faisons-nous maintenant ?

– Il faudrait probablement commencer notre enquête.

– Allons perquisitionner chez Jeffrey.

– Pourquoi ?

– Tu dois comprendre pourtant, après tout ce que je t'ai expliqué, que c'est lui le coupable ?

– Pas nécessairement. J'ai compris que c'est lui que tu voudrais qui soit le coupable, mais je suis loin de penser encore qu'il le soit.

– Tu le fais exprès.

– Pas du tout.

– Alors par qui veux-tu commencer ?

– Par le moins suspect, Piper.

– Mais tu es fou ! Tu sais bien que c'est impossible qu'il ait tué l'homme qui allait lui

faire gagner une fortune immense d'un seul coup ?

– On ne sait jamais.

– Ne perdons donc pas de temps et allons directement chez Jeffrey voir ce qu'on pourrait trouver de suspect.

– Est-ce toi ou moi qui marche cette cause ?

– Ne te fâche pas. Je t'obéis, mais je sais quand même que tu fais ton possible pour m'exaspérer.

– Non, je suis très sérieux quand je te dis que je voudrais commencer nos investigations par Piper.

– Et laisser de côté Jeffrey, quand je t'affirme que je l'ai entendu parler chez Dodds. ce matin.

– Mais les autres disent qu'il n'était pas là.

– Une raison de plus pour le suspecter.

– C'est bien, si tu y tiens tant que cela. Allons-y.

Je savais que Rowe Jeffrey demeurait au South Beach Hôtel.

J'y conduisis donc Guy et j'étais tellement certain de mon affaire que je risquai de faire monter Guy à sa chambre.

On m'avait vu là avec Jeffrey et on savait que je le connaissais.

Je déclarai au commis que Jeffrey m'avait recommandé de l'attendre chez lui avec mon ami et on ne fit aucune difficulté pour me faire monter.

Guy suivait sans enthousiasme et même en haut se borna à des perquisitions superficielles.

Il pensait cependant et ne parlait pas.

Je savais qu'il avait une idée fixe et je n'osais pas le déranger dans sa méditation.

Naturellement nous ne trouvâmes rien dans ses effets et je commençais à être confus, quand Guy donna le signal du départ.

En bas j'expliquai que nous ne pouvions attendre plus longtemps et je m'apprêtais à sortir quand Guy se dirigea vers une cabine téléphonique.

Là il demanda la communication avec la

résidence de monsieur Dodds et s'identifiant, demanda :

– Vous aviez reçu un téléphone ce matin qui vous demandait en hâte en dehors de votre résidence, monsieur Dodds ?

– Justement.

– Voulez-vous me dire de qui venait ce téléphone ?

– De mon compétiteur, monsieur Gordon Piper.

– Savez-vous à quel sujet il vous faisait ainsi demander ?

– Il n'a pas pu m'expliquer par téléphone, mais m'a fait comprendre que c'était d'une urgence suprême.

– Vous êtes-vous rendu chez lui ?

– Non. Monsieur Paul Verchères m'a fait revirer en chemin.

– Avez-vous revu Piper depuis ?

– Je vous avoue que non. J'ai été tellement occupé avec cette affaire de meurtre. Les

policiers, vous savez, la morgue et tout le tra-la-la.

– Je comprends. Maintenant dites-moi. Vous n'aviez pas encore vu monsieur Servant au moment où vous êtes sorti de chez vous ?

– Non, monsieur.

– L'aviez-vous fait venir chez vous ?

– Non. Il est venu de lui-même.

– Savez-vous pourquoi il venait vous visiter ?

– Pas du tout.

– Il ne venait pas vous donner une réponse négative au sujet de votre offre pour l'exploitation de puits de pétrole ?

– J'en serais surpris, car il m'avait refusé l'affaire définitivement la veille au soir.

– C'était donc bâclé ?

– Oui, monsieur. Avez-vous fait quelque progrès dans cette affaire ?

– Je crois avoir un bon suspect. Il ne me reste plus qu'à vérifier certains faits.

- Puis-je vous demander le nom du suspect ?
- Il est trop tôt encore. Je vous rappellerai plus tard dans la journée.
- Vous n’espérez pas régler cette affaire aujourd’hui même ?
- Oui, monsieur.
- Vous seriez un as dans ce cas, car je vous assure que la police a l’air bien embêtée.
- Je ne fais pas partie de la police moi, monsieur Dodds.
- Cela ne me fait rien. Si vous réussissez vous aurez les \$20 000.
- Et si je vous faisais avoir la concession des puits d’huile ?
- Je formerais un total de \$100 000 pour vous.
- Cela m’intéresse.
- N’allez pas me dire que vous pourriez faire quelque chose dans ce sens ?
- Je le crois sincèrement.
- Mais vous êtes un homme précieux,

monsieur Verchères. Vous valez cent fois mieux que votre cousin !

– Je ne crois pas.

– Je connais votre cousin et je sais qu’il n’est bon qu’à barbouiller du papier. Ça ne vaut pas grand-chose un homme comme cela.

– On ne sait jamais.

– Je m’y connais en hommes.

– C’est toujours bien lui qui vous a permis d’obtenir mes services.

– Mais je paye aussi.

– Sans lui je ne me serais pas occupé d’un vulgaire \$20 000.

– Vous êtes difficile, monsieur !

– Je suis également indépendant.

– J’ai hâte de voir si vous êtes aussi bon que vous le voulez faire croire.

– Je pense bien que tout sera réglé ce soir. Vous pouvez attendre jusque-là ?

– Si vous faites cela, je vous engage comme

détective privé pour ma compagnie.

– Je refuserais.

– Nous sommes capables de payer un très gros salaire à un homme compétent.

– Vous ne seriez pas capable de payer ce que je vaudrais et d'ailleurs je fais dans un an plus d'argent que vous et votre compagnie ensemble.

Walter Dodds parut fâché et écourta la conversation.

Lorsque Guy me raconta cette conversation, je me réjouissais en moi-même de la façon dont il avait traité le vieil Anglais, que je n'aimais pas du tout, surtout depuis qu'il m'interdisait de voir Lana.

*

– Où allons-nous maintenant ? demandai-je à Guy.

– À notre hôtel.

Je pensais que tu voulais rendre visite à

Piper ?

J'aime mieux prendre un révolver avant de partir de ce côté.

– Il faut donc que tu sois convaincu que ce Piper est dangereux ?

– Possible.

En arrivant à notre hôtel cependant il y avait un message qui nous attendait.

– Monsieur Dodds nous avait appelé et voulait que Guy lui téléphone aussitôt entré.

Ce fut la nouvelle la plus étonnante qu'il nous apprit.

Bruno Lacoste, le professeur de français qu'il attendait le matin même chez lui, venait d'être assassiné, dans sa maison de pension.

– Tu vois une relation ? demandai-je à Guy.

– Nécessairement.

– Allons-nous chez Lacoste ou s'il est encore question de Piper ?

– Commençons par Lacoste d'abord.

– Comme tu voudras.

Le professeur restait dans une petite chambre dans une humble maison de pension.

Quand nous parvînmes là, avec l'aide de ma carte de journaliste, nous ne trouvâmes qu'un policier qui gardait les lieux.

Je présentai Guy et celui-ci demanda la permission de faire le tour de la pièce.

Il chercha longtemps, mais ne parut pas trouver ce qu'il cherchait.

Peut-être ne cherchait-il rien aussi.

Le constable lui révéla que Lacoste n'était pas mort quand la maîtresse de pension se présenta à sa chambre, après avoir entendu du bruit.

Il avait même eu le temps de dire quelque chose.

Mais il avait parlé en anglais et cette bonne vieille ne comprenait pas un mot de cette langue.

De toute façon d'après elle, Lacoste avait parlé du Rocher Percé avant de rendre le dernier soupir.

– Que diable pouvait-il bien vouloir dire au sujet du Rocher de Percé ? demandai-je à Guy.

– On ne sait jamais.

Je vis qu'il n'avait pas l'air de vouloir faire de confidences et retins mes questions.

Il héla un taxi, car nous n'avions pas notre voiture et il était devenu soudain très pressé.

Il s'informa de l'adresse de Piper et ordonna à notre chauffeur de nous conduire là.

En chemin, dès la sortie de la ville, nous aperçûmes une voiture américaine qui filait devant nous.

Comme je la regardais attentivement, Guy me demanda :

– Connais-tu cette voiture ?

– Ça m'a tout l'air de celle de Jeffrey.

– Porte-t-elle une licence américaine ?

– Oui.

– Quelle marque ?

– Packard sedan.

– Ça m’a bien l’air de cela en effet.

Il donna l’ordre à notre chauffeur de dépasser l’auto à tout prix et malgré que l’autre filât à une vitesse considérable, nous réussîmes bientôt à prendre le devant.

Comme nous approchions, je reconnus sans doute possible l’auto de Jeffrey.

Mais en la dépassant je fus extrêmement surpris de voir qu’il n’y avait que le chauffeur à l’intérieur et qu’il m’était totalement inconnu.

Guy regarda ma déconvenue écrite sur mon visage et demanda :

– Ça te désappointe beaucoup de voir que ce n’est pas Jeffrey qui conduit ?

– Je suis pourtant certain que c’est son auto.

– Tant que cela ?

– Je n’ai pas remarqué une autre voiture du genre avec des licences américaines depuis que nous sommes ici.

– Sais-tu ce que j’ai remarqué, moi ?

– Non.

– Le chauffeur.

– Tu le connais donc ?

– Très bien, mais heureusement je crois qu’il ne me connaît pas.

– Qui est-il donc ?

– Un bandit célèbre. Je suis même certain qu’il tuerait un homme pour pas grand-chose. Jusqu’à date cependant la police n’a jamais été capable de le convaincre d’assassinat.

– Ce serait Jeffrey qui l’aurait engagé pour tuer Lacoste alors et il s’en retournerait faire rapport à son employeur.

– Tu oublies que Jeffrey demeure à l’hôtel, en ville, et que nous sommes en dehors de Percé actuellement.

– Tu as toujours raison, toi.

Guy ne répondit pas, mais il parla à notre chauffeur, qui appliqua bientôt les freins et s’arrêta subitement sur la route à barrer le passage à l’auto qui nous suivait d’assez près.

Guy sauta par terre et demanda au chauffeur

s'il ne nous conduirait pas jusqu'au premier garage.

L'autre n'avait pas l'air de priser cette demande.

Il avait plutôt l'air très pressé.

Mais Guy n'avait pas attendu la réponse du type.

Il était déjà installé dans l'auto et je l'avais suivi.

Le bandit fut donc obligé de nous emmener avec lui.

La course ne fut pas longue d'ailleurs.

Nous rencontrâmes un garage pas loin et notre conducteur parut bien content de se débarrasser de nous.

– Es-tu bien avancé ? demandai-je à Guy en descendant de l'auto.

– Passablement. M'avais-tu dit que l'auto de Jeffrey était de marque américaine ?

– J'en suis absolument certain.

– Alors ce n'était pas la sienne.

– Pourquoi ?

– Parce que celle-là était de marque canadienne.

– Tu es certain ?

– Absolument.

– Pourquoi les licences alors ?

– Pour jeter les soupçons sur quelqu'un.

– Tu veux dire sur Jeffrey ?

– Probablement.

– J'ai bien de la peine à croire cela. Car je suis toujours convaincu que c'est lui.

– Nous verrons avant longtemps. Pour le moment revenons en ville. J'ai quelques téléphones à faire.

– À ton goût.

Notre chauffeur nous avait rejoints entre temps et il nous ramena à l'hôtel.

Je narguai Guy naturellement.

Il avait tenu à voir Piper à tout prix et voilà maintenant qu'il le délaissait complètement.

Il ne répondit pas à mes remarques piquantes, se contentant de hausser les épaules en souriant à son tour.

Il me donna congé pour quelques minutes et s'attela au téléphone.

III

Réunion chez les Dodds

Il y avait deux heures que Guy était monté à la chambre et je n'avais pas encore eu de nouvelles de lui.

Je commençais à trouver le temps long.

Comme je ne voulais pas aller le déranger pour rien dans ses téléphones, je décidai de demander à la téléphoniste de l'hôtel si notre téléphone était encore engagé.

Elle me répondit que non et en disant cela, elle sonna en haut.

Mais elle eut beau se reprendre plusieurs fois, personne ne répondait.

Je commençais à être inquiet et décidai d'aller voir.

Je me demandais aussi si Guy n'était pas

plongé dans une de ses méditations et tenait absolument à rester seul.

Aussi pour ne pas encourir sa colère, j'ouvris la porte sans faire aucun bruit et me glissai à l'intérieur sans révéler ma présence.

J'avais bien fait de ne pas faire de bruit et surtout de monter là-haut.

Car il y avait maintenant un spectacle rare dans la chambre.

Guy était assis sur une chaise auprès du téléphone, mais devant lui, un révolver à la main, se tenait Dan Necker, le bandit que nous avons rencontré avec une Packard, en dehors de Percé, plus à bonne heure dans l'après-midi.

Le bandit menaçait Guy et le questionnait.

– Vous êtes de trop, Verchères, à Percé, et je dois vous occire. Avant cependant j'ai quelques questions à vous poser.

Mais Guy ne disait rien.

– Si vous parlez, je vous ferai la mort facile. Mais si vous continuez à vous moquer de moi, j'emploierai les grands moyens. Vous savez qu'il

y a bien peu de personnes qui résistent à une allumette qui brûle lentement, après avoir été introduite entre l'ongle et la chair des orteils.

Guy ne répondait toujours pas.

– Je veux savoir qui a retenu vos services ?

– Ce n'est pas de tes affaires, bandit.

Guy ne pouvait pas me voir et j'admirais sa crânerie.

Naturellement il espérait toujours l'impossible. Il avait déjà réussi tellement d'évasions, qu'il était certain que quelque chose se présenterait.

Mais cette fois, sans mon arrivée opportune, je me demande bien comment il aurait pu s'en tirer.

Necker demandait encore :

– Que savez-vous de Piper ?

– C'est un voleur comme toi et un bandit.

– Je veux parler de son option sur la concession d'huile.

– Cela ne me regarde pas.

– Je sais que vous avez enquêté. Je vous ai entendu téléphoner jusqu’à Québec.

– Écoute bien. Si tu veux te servir de ton révolver, fais-le tout de suite, car tu risques fort de te faire prendre ici.

– Je n’ai pas peur. Mais je vous avertis. Vous êtes bien mieux de parler car lorsque je serai fatigué d’attendre, je trouverai bien les moyens de vous faire parler.

– Je n’ai rien à dire.

Comme je voyais que Necker tenait son révolver d’une façon dangereuse, je visai soigneusement et tirai sur la main qui était armée.

La surprise du type fut réellement indescriptible.

Il laissa tomber son arme et en se prenant le poignet blessé, il se tourna vers moi comme vers le diable en personne.

– Je suis arrivé à temps, n’est-ce pas, Guy ?

– Je savais que quelque chose surviendrait. Mais je suis quand même content de la visite de l’ami Necker.

– Tu as quelque chose contre lui à part l'attaque dont tu viens d'être victime ?

– Oui, en masse.

– Quoi donc ?

– Nous en reparlerons ce soir, si tu veux bien.

– Veux-tu que j'appelle la police au sujet de Necker ?

– Nous le remettrons entre les mains de la police après la veillée. Pour le moment j'ai besoin de lui pour une petite scène comique.

– Où ça ?

– Veux-tu appeler Dodds pour lui demander de nous attendre, ce soir, vers les neuf heures, chez lui, et de faire venir Rowe Jeffrey, ainsi que Gordon Piper.

– Tu le crois toujours coupable ?

– Tu verras bien.

– À ton goût. Que faisons-nous de Necker ?

– Il faudrait bien lui faire voir un médecin. Qu'en penses-tu ?

– C'est certainement mieux. Mais alors il faudrait expliquer sa blessure.

Se tournant vers Necker, Guy demanda :

– Je te donne le choix, Necker. Ou je vais appeler la police immédiatement pour te remettre entre ses mains, ou tu vas dire au médecin que je vais faire venir, que tu t'es blessé accidentellement en nous faisant voir ton revolver ?

– Je vais voir le médecin tout de suite et ne dirai rien.

– C'est bien ce à quoi je m'attendais. Aussi longtemps que tu ne seras pas entre les mains de la police, tu as de l'espérance de te sauver, n'est-ce pas ?

Le bandit ne répondit pas.

Lorsque le médecin arriva, il donna toutes les explications voulues et nous traita d'amis.

Quand notre homme fut complètement pansé, Guy entreprit lui-même de l'attacher sur une chaise.

Et quand Guy entreprend des choses de ce

genre il ne les fait pas à moitié.

Une fois notre homme en sûreté, Guy déclara qu'il avait faim.

Je fis le téléphone à monsieur Dodds et suivis Guy à la salle à manger.

J'étais quelque peu nerveux, surtout à cause de l'incertitude dans laquelle Guy me laissait.

Mais ce n'était pas la même chose pour lui.

Il mangea de bon appétit, absolument comme si rien ne s'était passé et comme s'il avait dormi tout l'après-midi.

Après le repas, il prit même le temps de fumer son cigare et ensuite me demanda de l'accompagner en haut.

Là ce fut une autre proposition à Necker.

Il s'agissait pour lui de nous accompagner de bon gré chez monsieur Dodds ou d'y venir avec la police.

Le même succès que plus à bonne heure fut encore nôtre.

Il consentit à nous accompagner dans notre

voiture.

Il marcha entre nous deux et Guy avait la main sur son révolver dans la poche de son veston.

Necker savait maintenant à qui il avait affaires et ne chercha pas à faire le moindre geste suspect.

Il s'attendait naturellement que quelque chose surviendrait chez monsieur Dodds et espérait.

– Quoi ? J'étais à cent lieues de le savoir. Mais ce dont j'étais certain c'est qu'il était dans les patates.

Guy ne donnerait pas de chance au coupable, et s'il ne l'avait pas encore livré à la police, c'était parce qu'il avait besoin de lui et qu'il ne tenait pas à ce que la police soit au courant de ce qu'il entendait faire.

*

Tout le monde était réuni dans le grand salon de la villa et quand je présentai Guy, je remarquai qu'il était distrait et qu'il observait quelqu'un ou

quelque chose.

Mais je ne savais pas quoi et je suis bien certain que personne ne pouvait alors pénétrer ses pensées.

Guy était à peine assis, que Rowe Jeffrey demanda à Walter Dodds :

– C'est ça, le fameux détective dont vous avez retenu les services ?

– Oui, répondit le financier anglais.

– Je parie que c'est Paul Verchères qui vous l'a amené ?

– Oui. Je lui avais en effet demandé de me trouver quelqu'un pour découvrir le meurtrier de Jean Servant.

Naturellement Jeffrey avait entendu parler des soupçons que je nourrissais à son égard et il voulait me remettre mon change.

Il poursuivit donc d'un air dédaigneux :

– Vous ne devez pas savoir à qui vous avez affaire, monsieur Dodds, car autrement vous n'auriez pas permis à cet individu de mettre les

pieds ici.

– En effet je ne connais pas monsieur Guy Verchères.

– Vous devriez apprendre le français au plus vite, afin de lire ce qui a été écrit sur ce type-là.

– Qu’a-t-il donc de si mal ?

– C’est lui qu’on surnomme le gentleman-cambrioleur.

Lana s’exclama alors :

– Pas le fameux cambrioleur qui embrasse ses victimes féminines avant de les quitter ?

– Oui, justement, répondit Jeffrey.

– Oh ! que je suis contente de vous voir, monsieur Verchères, dit-elle à l’adresse de Guy. Je lis le français, vous savez, et j’ai été tellement charmée par les écrits de votre cousin, Paul.

Guy, galant comme toujours, s’inclina pour dire :

– Vous me faites trop de compliments, mademoiselle.

Gordon Piper éleva alors la voix pour dire à

son tour :

– Mon temps est très précieux, monsieur Dodds. Si vous m’avez fait venir ici simplement pour entendre des compliments à l’adresse de Guy Verchères, je crois bien que vous pourrez vous passer de moi.

Maintenant Guy avait repris son air sévère et disait :

– Mais moi, monsieur Piper, je ne pourrais me passer de vous.

– Que voulez-vous dire ? Vous savez que je ne me laisserai pas insulter inutilement et surtout par vous ?

– Je ne veux pas vous insulter. Il s’agit d’une affaire très grave, et je crois que votre présence est absolument nécessaire à l’explication qui va suivre.

Walter Dodds prit alors la parole pour dire :

– Si vous avez quelque chose à nous dire, monsieur Verchères, je vous prierais de faire vite.

– Je commence alors.

Guy regarda autour de la pièce et ne voyant pas le domestique indien, demanda :

– Pourquoi n’avez-vous pas fait demander votre domestique, monsieur Dodds ?

– Je ne croyais pas...

– Sa présence est nécessaire.

Lana regarda alors Jeffrey et je vis que quelque chose n’allait pas.

Je supposai que Jeffrey commençait à avoir peur.

D’après moi il était toujours le suspect numéro un et malgré les agissements ambigus de Guy, je croyais bien qu’à un moment donné, Guy pointerait le doigt sur lui et l’appellerait assassin.

Et comme j’allais m’amuser !

D’un autre côté Lana regardait Guy avec le plus grand intérêt maintenant et je sentais que je n’aurais aucune chance avec lui autour de la belle jeune fille.

Quand Dan Barlow fut entré, Guy commença en s’adressant à Rowe Jeffrey :

– Vous étiez ici, monsieur Jeffrey, ce matin au moment du meurtre de Jean Servant ?

– Non, monsieur, répondit l'autre, indigné.

– Pourquoi me mentir ?

– Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez et je ne tolérerai pas plus longtemps d'être traité de menteur.

– Vous n'avez qu'à dire la vérité alors.

Je commençais à me réjouir, car je comprenais que Guy allait l'accuser.

Il était enfin venu à mon avis et j'aurais du plaisir par la suite à le taquiner sur le sujet.

– Quelqu'un vous a entendu parler à monsieur Servant, ce matin, monsieur Jeffrey, et si j'étais de vous je m'expliquerais franchement.

– C'est votre cousin Paul qui vous a dit cela, mais il a trop d'intérêt pour être cru. D'ailleurs il prétend que je parlais en français et je ne connais pas le français.

– Je sais que vous ne connaissez pas le français, comme d'ailleurs tout le monde ici le

sait.

– Alors si je ne connais pas le français, comment puis-je le parler ?

– Vous pouvez le lire...

Cette affirmation eut réellement l'effet d'une bombe.

Lana alla pour dire quelque chose, mais Jeffrey la retint.

Barlow lui-même avait fait un mouvement de surprise.

Ce fut quand même Guy qui dit :

– Veuillez donc me dire la vérité, monsieur Jeffrey, et si cela peut diminuer vos craintes, je vous dirai immédiatement que vous n'avez pas tué Jean Servant. Est-ce assez ?

– Je vous crois.

– Alors vous avez rencontré monsieur Servant ce matin, dans la bibliothèque et vous lui avez parlé, c'est-à-dire que vous lui avez lu un papier qui avait été préparé à cet effet, car vous pensiez que monsieur Servant ne parlait pas l'anglais. Je

puis même vous dire ce que vous lui disiez. Vous lui parliez de M^{lle} Lana ? Ai-je raison ?

– C'est vrai. Mais j'ai quitté monsieur Servant bien en vie.

– Je vous crois et d'ailleurs je puis en faire la preuve.

Naturellement je commençais à changer d'air.

Un instant j'avais cru que Guy avait des preuves sur la culpabilité de Jeffrey, mais maintenant je savais que Jeffrey était innocent. Je savais aussi que si Guy avait fait préparer cette petite réunion c'était parce qu'il avait tout débrouillé l'affaire, et qu'il allait y mettre le point final.

Je remarquai qu'il me lançait un œil de travers et je n'aimais pas beaucoup cela.

Guy s'adressait maintenant à Barlow :

– Vous avez reçu de l'argent de monsieur Jeffrey ou de...

Lana Dodds l'interrompit aussitôt :

– C'est moi qui ai payé Barlow pour qu'il ne

disse pas un mot sur la visite de Rowe ici. J'ai eu peur qu'on ne l'accusât pour rien, car je sais qu'il n'est pas coupable.

Guy reprit :

– Ainsi ce point de l'affaire est clair : Monsieur Jeffrey était ici, mon cousin Paul l'a réellement entendu parler en français, mais c'était une lecture qu'il faisait et cette lecture avait été préparée par le professeur Bruno Lacoste ? N'est-ce pas, monsieur Jeffrey ?

Jeffrey, admit et Barlow, confus, avoua avoir reçu de l'argent.

Piper ajouta alors son mot :

– Tout cela ne nous avance pas beaucoup, Verchères. Je vous ai déjà pourtant dit que je suis occupé.

– Ce ne sera pas très long, monsieur Piper. Je vous ai demandé votre bonne attention. Soyez assuré que si je me suis permis de vous déranger, c'était parce que j'avais de bonnes raisons de le faire.

– Si je puis vous être utile, monsieur

Verchères, je resterai, sinon...

– Vous allez m’être très utile tout à l’heure.

– Très bien alors. Je suis un compétiteur de monsieur Dodds, mais je ne suis pas un ennemi.

– Merci, Piper, dit Dodds.

Le silence se fit de nouveau et Guy regarda Dan Barlow, bien en face.

– Quelle est l’autre personne qui vous a payé pour ne pas révéler sa présence ici ce matin ? demanda-t-il.

L’Indien ne répondit pas tout d’abord, mais à la rougeur qui envahissait sa figure, on comprenait facilement qu’il y avait quelque chose dans la question de Guy.

– Vite, répondez, fit celui-ci. Ou bien je vais vous la nommer. D’ailleurs vous savez qu’elle ne peut rien vous reprocher .

– C’était monsieur Bruno Lacoste.

– Très bien, dit Guy. Merci Barlow. Ce bon mouvement va vous aider certainement.

Comme monsieur Dodds, sa fille et Jeffrey

témoignaient maintenant de la plus grande surprise, Guy continua :

– Personne de vous, n'est-ce pas, n'a soupçonné la présence du professeur Lacoste ce matin, mais il était ici quand même. Vous voyez que Barlow vient de l'avouer.

Walter Dodds demanda :

– Pourquoi n'a-t-il pas voulu révéler sa présence alors ? N'était-il pas attendu ?

– Il l'était, répondit Guy, mais il ne tenait pas à se faire voir.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est lui qui a tué Jean Servant.

– Pourquoi cela ?

– Il a été payé par un autre pour ce faire.

– Savez-vous qui ?

– Oui.

– Qu'attendez-vous alors pour le dénoncer ?

– Peut-être l'homme s'accusera-t-il seul...

Guy ne paraissait regarder nulle part et j'avoue

qu'à ce moment-là je ne comprenais rien.

– Cette personne est ici présente ? demanda Dodds.

– Oui, monsieur.

– Nommez-la alors.

– Cette personne est également le meurtrier de Lacoste.

Ce fut encore une commotion générale.

Dan Necker paraissait très nerveux et il y avait une tension dans l'assemblée.

Walter Dodds était intéressé et suivait attentivement les réactions de tout le monde.

Lana, sa fille, était maintenant tellement contente, de savoir que son fiancé était en dehors de tout soupçon qu'elle regardait Guy avec des yeux de plus en plus admiratifs.

Naturellement moi, j'étais confus et je me demandais quelle farce allait me faire Guy, une fois que nous nous retrouverions seul à seul.

Les premiers moments d'étonnement passés, monsieur Dodds demanda encore une fois :

– Je vous serais bien reconnaissant, monsieur Verchères, de nommer maintenant l’assassin de Bruno Lacoste.

– C’est monsieur Gordon Piper.

Tous les regards se portèrent vers le compétiteur américain.

Celui-ci continua de se montrer insouciant.

Comme il était attaqué directement, il crut pourtant nécessaire de parler :

– Si l’accusation venait d’un homme plus sérieux et surtout de meilleure réputation, je lui demanderais des preuves de ce qu’il avance, mais jusqu’ici il n’a fait qu’avancer des suppositions qui ne tiennent pas debout. Aussi, monsieur Dodds, si vous n’avez rien d’autre à me dire, je crois que je vais vous demander la permission de me retirer.

– Restez encore un moment, monsieur Piper, demanda Dodds. Je trouve que monsieur Verchères a dit des choses très justes et qui ont été admises au sujet de Jeffrey. Il est peut-être en mesure de prouver ce qu’il avance sur votre

compte.

– Vous m’insultez, Dodds, et cette fois je vous avertis que je quitte votre maison pour n’y jamais remettre les pieds.

– Non, dit simplement Guy.

Impressionné Piper se rassit et après un moment de silence, dit en riant :

– Si cela vous amuse tous, je puis bien vous donner encore une petite demi-heure, mais je vous avertis qu’alors la plaisanterie aura assez duré et surtout que je m’en souviendrai, Dodds.

– Votre mémoire ne survivra pas au jour où vous vous balancerez au bout d’une corde, Piper, car vous savez que nous pendons les meurtriers, ici.

– Veuillez continuer, monsieur Verchères, demanda alors Dodds.

– Je vais commencer par remonter à l’origine de l’affaire, si vous me permettez, messieurs.

– Vous avez pleine discrétion, monsieur Verchères, consentit monsieur Dodds.

– Merci, monsieur. Je n’abuserai pas de votre complaisance. Seulement il faut que j’explique bien ce dont il s’agit, afin de confondre le coupable sans retour.

– Nous vous écoutons.

– Vous êtes venu à Percé pour vous intéresser à une exploitation de puits de pétrole, n’est-ce pas, monsieur Dodds ?

– Parfaitement.

– Et Piper est venu ici avec la même intention ?

– Nous étions tous les deux sur les rangs pour la même affaire, c’est-à-dire que si l’un se voyait refuser la permission du gouvernement, l’autre obtenait cette gratification.

– Vous étiez en quelque sorte des rivaux ?

– Justement.

– Et vous aviez des explications à fournir au représentant du gouvernement, monsieur Jean Servant, dans l’occurrence ?

– Toute juste.

– Or monsieur Servant a refusé votre proposition, monsieur Dodds ?

– Oui.

– Et du fait même il acceptait celle de Piper ?

– C'est ce qu'il m'a définitivement fait entendre hier soir.

– Qui l'avait donc invité chez vous ce matin ?

– Je l'ignore complètement et vous avoue que je ne l'attendais pas du tout.

– Vous ne savez donc pas ce qu'il venait faire chez vous ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Pourquoi ne lui avez-vous pas parlé avant de sortir ?

– Parce que j'avais reçu un téléphone qui me faisait demander en toute hâte chez monsieur Piper.

– Qui vous avait ainsi téléphoné ?

– Monsieur Piper lui-même.

– Lui avez-vous demandé de quoi il

s'agissait ?

– Il m'a dit qu'il ne pouvait me dire cela par téléphone, que c'était trop grave, mais qu'il m'attendrait sans délai chez lui.

– Comme ça vous n'avez pas dit un mot à monsieur Servant ?

– Je vous l'ai dit tout à l'heure.

– Vous ne saviez donc pas que monsieur Servant venait vous concéder l'exploitation des puits de pétrole ?

– Quoi ? Il avait changé d'idée ?

– Justement et c'est pour cela qu'il a été tué.

– Réellement j'ai peine à croire cela.

– Qu'en dites-vous, monsieur Piper ? demanda Guy.

– Ce sont des histoires en l'air. Je vous l'ai dit tout à l'heure, vos théories ne m'intéressent pas du tout.

– Elles vont vous intéresser dans quelques minutes.

– Faites vite quand même, je commence à en

avoir assez de vos élucubrations.

– Ce ne sera pas long, mais je pense que vous ne serez plus aussi pressé quand j'en aurai fini avec vous.

– Ne faites donc pas seulement parader, dites quelque chose qui ait un certain sens, si vous en êtes capable...

– Je puis vous dire pourquoi, hier soir, tard même dans la nuit, monsieur Servant a changé d'idée au sujet de vos calculs.

– Pourquoi ?

– Parce que vous lui aviez présenté de faux rapports concernant votre prétendue compagnie et vous-même. Comme question de fait vous ne représentez pas la Standard Oil. Vous n'êtes qu'un agent qui tentez de vous faire donner la concession avec l'idée de vouloir la revendre par la suite. Or le gouvernement ne veut pas de cela. Il veut faire affaires avec une compagnie solide et déjà en opération.

– Mais j'agis au nom d'une compagnie, qui est une subsidiaire de la Standard Oil.

– Vous agissez au nom d’une compagnie qui a été formée par vous uniquement pour les fins de cette concession. Elle n’a aucun matériel, n’opère nulle part et surtout est très pauvre en capital. Si vous n’aviez pas fait de fausses représentations à monsieur Servant, jamais il ne se serait occupé de vous.

– Avez-vous la preuve de ce que vous avancez, Verchères ?

– Dans la copie d’un télégramme que monsieur Servant a adressé à Québec hier. Vous pensiez que le télégramme n’avait pas encore été envoyé, c’est pourquoi vous avez fait tuer Servant avant qu’il ne parle à monsieur Dodds.

– Des histoires en l’air !

Cependant on voyait que Piper n’avait plus le même aplomb et voilà que maintenant Dan Necker commençait à témoigner d’une agitation peu commune.

Guy s’adressa alors à lui et demanda :

– J’ai une question à vous demander, Necker. Si vous répondez la vérité, je ne dirai rien de

l'accident que vous avez eu cet après-midi. Qu'en pensez-vous ?

– Vous ne me livrez pas à la police ?

– Non.

– Questionnez alors ?

Gordon Piper n'était plus du tout à son aise, mais il tâchait de garder son sang-froid.

Lentement Guy demanda :

– Pourquoi vous promeniez-vous avec une packard portant un permis américain, cet après-midi, après le meurtre de Bruno Lacoste ?

– Pour tenter de compromettre Rowe Jeffrey.

– Vous n'avez pas fait cela de vous-même, n'est-ce pas ?

– Non.

– Qui vous a payé pour cela ?

– Gordon Piper.

– Vous avait-il demandé autre chose aussi ?

– Il m'a envoyé au Rocher de Percé pour tenter de trouver certains documents qui le

concernaient.

– Et qui venaient de qui ?

– De monsieur Servant.

– Les avez-vous trouvés ?

– Non.

– Il vous avait décrit, n'est-ce pas, ce que
contenaient ces documents ?

– Oui. C'étaient des choses compromettantes
sur le compte de Piper. C'était assez pour le faire
arrêter pour fausse représentation.

S'adressant ensuite à monsieur Dodds, Guy
continua :

– Ce pauvre monsieur Servant est mort parce
qu'il était trop honnête.

– Que voulez-vous dire ?

– Quand il a découvert que Piper l'avait
blagué, il le lui a dit en premier lieu et lui a même
confié qu'il venait vous donner la concession des
puits de pétrole.

– Pauvre type !

– C'est une victime de son devoir.

– Mais vous avez parlé d'un papier tout à l'heure, monsieur Verchères, reprit Dodds. Je crois bien que si vous pouviez le produire, ce serait la meilleure preuve de ce que vous avancez.

– Le voici.

Guy lui passa alors le papier que Dodds lut avec attention et surprise en même temps.

C'était la copie du télégramme que Servant avait envoyé à Québec.

Walter Dodds se retourna vers Piper et d'un air sévère lui demanda :

– Qu'avez-vous à répondre ?

Mais au lieu de parler Piper porta la main à sa poche et sortit un révolver à moitié.

Il n'eut cependant pas le temps de viser et le poing de Guy s'abattait en dessous de son menton si vivement que c'est à peine, moi qui le connais, si j'eus le temps de voir ce qui se passait.

Piper s'écrasa sur le plancher étourdi.

– Êtes-vous persuadé maintenant, monsieur Dodds ? demanda Guy.

– Je suis convaincu. Mais vous venez de me révéler des choses qui me surprennent tellement que je suis heureux que vous m'ayiez donné toutes les preuves à l'appui, car je n'aurais réellement pas pu vous croire.

– N'oubliez pas que vous avez également la concession.

– Je ne l'oublie pas, mais vous me permettrez bien de vous poser encore quelques questions ?

– Certainement.

– Où avez-vous trouvé ce papier ?

– À mon hôtel.

– Qui vous a dit qu'il était là ?

– Vous n'êtes pas sans savoir que Bruno Lacoste en mourant a prononcé les mots : Percé Rock ?

– Oui, mais sa maîtresse de pension a pensé qu'il s'agissait du rocher de Percé...

– Et Piper en a déduit la même chose. C'est

pour cela qu'il a délégué son complice Necker pour aller faire des recherches de ce côté.

– Mais l'hôtel est très grand. Comment avez-vous fait pour localiser le document ?

– J'ai été au plus court. J'ai demandé au commis de l'hôtel s'il n'y avait pas une enveloppe au nom de monsieur Lacoste et c'est ainsi que je suis venu en possession de cette preuve irréfutable. J'ai ensuite téléphoné à Québec et j'ai su ainsi qu'on avait reçu un rapport de monsieur Servant.

– Pourquoi alors Piper a-t-il décidé de tuer Lacoste, s'il était son complice dans l'assassinat de Servant ?

– Probablement parce que Lacoste a ambitionné sur Piper.

– Je ne comprends pas.

– Je vous ai déjà dit que c'est Lacoste, payé par Piper, qui a tué Servant ?

– Oui et nous savons par Barlow que Lacoste était ici ce matin.

– À un moment donné cependant Lacoste, qui

s'était emparé du document comprometteur, en a réalisé la valeur et a voulu faire chanter Piper avec. C'est donc à ce moment que Piper s'est vu dans l'obligation de tuer Lacoste.

– Alors quelle était l'idée du document ?

– Ce document lui avait déjà joué un tour avec Lacoste, il voulait donc s'en débarrasser une fois pour toute.

– Je comprends. Il a tué Lacoste pour s'emparer du document, mais il ne l'a pas trouvé dans sa chambre, je suppose ?

– C'est bien cela.

– Et vous avez été assez habile pour mettre la main dessus ?

– Il s'agissait de se servir de sa tête.

– Vous êtes très habile, monsieur Verchères.

– Merci, monsieur.

– Je vous offre donc un salaire de \$100 000 par année si vous voulez entrer au service de ma compagnie.

– Je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas assez.

- C'est beaucoup, je trouve.
- Pas pour moi. Moi je fais cela en une journée parfois.
- Vous n'exagérez pas ?
- Je l'ai gagné aujourd'hui.
- Je vous l'ai promis, mais à condition que j'aie la concession.
- Ne vous ai-je pas expliqué comment le gouvernement procéderait ?
- Oui, j'en conviens, mais je n'ai aucune certitude encore.
- La confirmation va venir. Vous n'avez qu'à télégraphier à Québec demain matin et vous allez voir que Servant a recommandé votre application avant de mourir.
- Si vous dites vrai, vous êtes un homme merveilleux et je conviendrai que vos services continuels n'auraient pas de prix.
- C'est pourtant le cas.

Comme Piper commençait encore à se mouvoir, Guy ordonna à Barlow d'aller chercher

quelques bouts de broche afin de ligoter soigneusement son prisonnier.

– Vous allez changer d'idée quand mon ambassadeur saura cela, menaça Piper.

Mais Guy se contenta de rire et répondit :

– Aimeriez-vous que je le notifie immédiatement de votre conduite, Piper ? Je ne pense réellement pas que votre pays tienne à votre présence outre-quarante-cinquième.

L'autre était réellement vaincu et ne fit aucune résistance quand il fut question de le mettre hors d'état de nuire.

Lana Dodds n'avait plus d'yeux que pour Guy Verchères naturellement.

Il n'a jamais été bien nerveux avec les femmes et cela ne l'affectait pas considérablement.

Jeffrey cependant n'avait pas l'air d'aimer cela et il nous jetait des regards courroucés.

Walter Dodds était tellement content qu'il jubilait.

– Je n'aurais jamais pu croire, dit-il, que cette

affaire aurait pu se régler si vite.

Guy répondit posément :

– Ce n'est pas tant parce que les meurtres sont éclaircis que vous êtes content, monsieur Dodds, mais surtout parce que vous avez maintenant assez confiance en moi, pour anticiper de la permission du gouvernement de la province de Québec.

Le vieil Anglais le regarda attentivement, puis admit :

– C'est vrai. Je ne puis le nier et je trouve que vous êtes épatant de pouvoir ainsi lire mes réactions, quand tous les co-directeurs de ma compagnie n'en sont pas capables.

IV

L'amour

Nos activités n'étaient cependant pas finies, lorsque nous quittâmes la fastueuse résidence de monsieur Dodds.

Le maître de la maison nous avait gardés, Guy et moi, et nous avons parlé longtemps, autour d'une bouteille de Scotch.

Il faisait grand silence dans la maison quand nous décidâmes de regagner l'hôtel.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de Guy et la mienne, quand en entrant dans sa chambre avec lui, nous vîmes qu'il y avait quelqu'un qui nous attendait là.

Guy me fit signe de me retirer et je lui obéis.

J'étais d'ailleurs tellement fatigué, que je ne demandais pas mieux que de m'en aller.

Nous avons trouvé Lana Dodds, endormie dans le fauteuil de Guy.

Il avait fait semblant de ne pas comprendre le geste de la jeune fille, mais je savais bien qu'il savait à quoi s'en tenir.

Elle était tombée amoureuse de lui et n'avait pu résister au désir de venir le retrouver.

Je n'étais pas de bonne humeur naturellement, mais j'étais tellement content de ce qu'elle faisait ainsi à son fiancé que je me retirai à moitié consolé.

J'entendis Guy argumenter avec elle pendant quelques minutes et soudain ce fut le bruit d'une porte qu'on brise violemment.

Je me demandais si Guy l'avait jetée dehors et si c'était elle qui faisait tout ce tapage.

Mais c'était toute autre chose.

Rowe Jeffrey devait avoir suivi sa fiancée, car il était maintenant dans la porte, un revolver à la main.

C'était réellement ma chance.

Je n'aurais pas voulu manquer cela pour tout l'or au monde.

Comme toujours, Guy ne s'énervait pas.

Il ne fit qu'appeler :

– Paul, nous avons de la visite. Viens, donc s'il vous plaît.

En entendant ces paroles, Jeffrey tourna la tête de mon côté.

Mais j'étais plus près qu'il ne pensait et aussitôt que son revolver ne fut plus dirigé vers Guy, c'est-à-dire au moment où il abandonnait Guy pour moi, je lui administrai un de ces coups de poings à la figure, qui l'envoya revoler une dizaine de pieds plus loin.

Les gens arrivaient maintenant en nombre et il fallait trouver une explication pour le tapage.

Ce fut naturellement Guy qui parla et cette fois, j'aurais payé chacun de ses mots \$10.00.

Au gérant qui s'informait ce que signifiait le bris de la porte et la présence des deux étrangers dans notre chambre, Guy déclara :

– Mademoiselle Dodds avait certaines affaires à finir avec moi pour le compte de monsieur son père, d'où j'arrive et elle avait dû m'accompagner ici.

– Mais cet autre monsieur qui me paraît sans connaissance sur le plancher ?

– Je ne le connais pas.

Je me retins de rire et regardai aussitôt la jeune fille pour voir si elle allait protester, mais elle resta silencieuse et je crus même comprendre qu'elle s'amusait.

– Est-ce lui qui a brisé votre porte ? demanda encore le gérant.

– Oui, monsieur, et sans l'assistance de mon cousin Paul, je crois bien que ce voleur nous aurait fait un mauvais parti. Vous savez, tout cela a trait, je crois, aux deux meurtres qui ont eu lieu dans la ville aujourd'hui et que nous venons de solutionner.

– Je crois bien que je vais appeler la police alors, monsieur Verchères... ?

– Je vous le recommande et j'espère que vous

allez surveiller attentivement les allées et venues des étrangers dans votre hôtel. Vous comprenez, j'ai travaillé très fort aujourd'hui et je ne tiens pas à être dérangé de nouveau.

Le gérant s'excusa de ce qui venait d'arriver et se servit de mon téléphone pour appeler la police municipale.

Je ne pouvais me retenir de rire et Lana ne valait guère mieux.

*

Guy alla la reconduire chez elle et le lendemain matin, vers les dix heures, je recevais un téléphone de monsieur Dodds, qui me demandait si je ne ferais pas du cheval avec Lana.

J'étais au comble du bonheur, et allais sortir de l'hôtel quand je rencontrai Guy en bas, qui me regarda narquoisement, en disant :

- Tu fais encore du cheval aujourd'hui ?
- Oui et toi ?

– Moi, je m'en vais collecter un dixième de million, si cela ne te fait rien.

– Moi je vais trouver une jeune fille qui vaut un million en sourires.

– J'espère que tu ne penseras pas à vivre de sourires, Paul.

Rien n'empêche qu'elle est ravissante.

– J'ai bien failli le penser.

– Qui t'en a empêché ?

– Toi parbleu !

– Que veux-tu dire ?

– Sais-tu pourquoi elle m'attendait hier soir ?

– Elle te trouvait de son goût naturellement ?

– Oui, mais ce n'est pas tout.

– Quelle était l'autre raison ?

– C'est une conséquence de la première.

– Mais tu ne m'as pas encore dit quoi...

– Elle m'a offert sa main.

– Et tu as refusé comme cela ?

- Naturellement.
- Pourtant, elle est bien jolie.
- C'est un peu pour cela.
- Je ne comprends pas.
- Je la trouve bien de mon goût, moi aussi et si j'avais commencé à la fréquenter, je crois que j'aurais perdu la tête et j'ai bien besoin de ma tête.
- Tu me la laisses alors ?
- J'ai beaucoup d'amitié pour toi et cela m'a fait plaisir de lui expliquer que tu es bien meilleur que moi, que je suis très instable.
- Tu es un chic type quand tu veux. Mais enfin, c'est parce qu'elle ne peut t'avoir qu'elle me revient ?
- C'est toujours mieux que rien.
- Ce n'est pas très flatteur quand même.
- Avec les femmes, tu sais...

Cet ouvrage est le 389^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.